



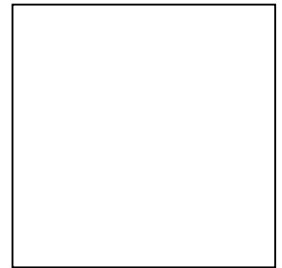
FÉLIX GUATTARI

Des subjectivités, pour le meilleur et pour le pire

MES ACTIVITÉS PROFESSIONNELLES dans le champ de la psychopathologie et de la psychothérapie, comme mes engagements politiques et culturels, m'ont amené à mettre toujours plus l'accent sur la subjectivité en tant qu'elle est produite par des instances individuelles, collectives et institutionnelles.

Considérer la subjectivité sous l'angle de sa production n'implique en rien, selon moi, d'en revenir aux traditionnels systèmes de détermination du type infrastructure matérielle — superstructure idéologique. Les différents registres sémiotiques concourant à engendrer de la subjectivité n'entretiennent pas de rapports hiérarchiques obligatoires, fixés une fois pour toutes. Il peut advenir, par exemple, que la sémiotisation économique devienne dépendante de facteurs psychologiques collectifs, comme on peut le constater avec la sensibilité des indices boursiers à l'égard des fluctuations de l'opinion. La subjectivité, en fait, est plurielle, *polyphonique*, pour reprendre une expression chère à Mikhaïl Bakhtine. Et elle ne connaît pas d'instance dominante de détermination pilotant les autres instances selon une causalité univoque.

Trois types de considération nous incitent à élargir la définition de la subjectivité de façon à dépasser l'opposition classique entre sujet individuel et société, et par là même à réviser les modèles d'Inconscient qui ont cours actuellement : l'irruption des facteurs subjectifs au tout premier plan de l'actualité historique ; le développement massif des



productions machiniques de subjectivité et, en dernier lieu, la mise en relief récente d'aspects éthologiques et écologiques relatifs à la subjectivité humaine.

Les facteurs subjectifs ont toujours tenu une place importante au cours de l'histoire. Mais il semble qu'ils soient en passe de jouer un rôle prépondérant depuis qu'ils sont relayés par des mass media de portée mondiale. Nous ne retiendrons ici sommairement que deux exemples. L'immense mouvement déclenché par les étudiants chinois avait évidemment pour objectif des mots d'ordre de démocratisation politique. Mais il paraît également indubitable que les charges affectives contagieuses dont il était porteur débordaient du cadre de simples revendications idéologiques. C'est tout un style de vie, toute une conception des rapports sociaux, une éthique collective qui s'y sont trouvés mis en jeu. Et, à terme, les chars n'y feront rien ! Comme en Hongrie ou en Pologne, c'est la mutation existentielle collective qui aura le dernier mot ! Mais les grands mouvements de subjectivation ne vont pas nécessairement dans un sens émancipateur. L'immense révolution subjective qui traverse le peuple iranien depuis plus de dix années s'est focalisée, elle, sur des archaïsmes religieux et des attitudes sociales globalement conservatrices — en particulier à l'égard de la condition féminine. D'une façon générale, on peut dire que l'histoire contemporaine est de plus en plus dominée par la montée de revendications de singularité subjective — querelles linguistiques, revendications autonomistes, questions nationalitaires, nationales... On doit admettre qu'une certaine représentation universaliste de la subjectivité, telle qu'elle a pu être incarnée par le colonialisme capitalistique de l'Ouest et de l'Est, a fait faillite, sans qu'on puisse encore pleinement mesurer l'ampleur des conséquences d'un tel échec.

Doit-on tenir les productions sémiotiques des mass media, de l'informatique, de la télématique, la robotique, etc., en dehors de la subjectivité psychologique ? Je ne le pense pas. Au même titre que les maclines sociales qu'on peut ranger sous la rubrique générale des « équipements collectifs », les machines technologiques d'information et de communication opèrent au cœur de la subjectivité humaine, non seulement au sein de ses mémoires, de son intelligence, mais aussi de sa

sensibilité, de ses affects, de ses fantasmes inconscients. La prise en compte de ces composantes machiniques de subjectivation nous amène à insister, dans notre redéfinition, sur l'hétérogénéité des composantes concourant à la production de subjectivité. Celles-ci comportent des dimensions sémiologiques signifiantes, mais aussi des dimensions sémiotiques a-signifiantes, échappant aux axiomatiques proprement linguistiques. Ce fut une grave erreur de la part du courant structuraliste de prétendre ramener tout ce qui concerne la psyché sous la seule houlette du signifiant linguistique ! Les transformations machiniques de la subjectivité nous contraignent à prendre en compte, plutôt qu'une homogénéisation universalisante et réductionniste de la subjectivité, une *hétérogenèse* de celle-ci. C'est ainsi que l'« assistance par ordinateur » conduit à la production d'images ou encore à la résolution de problèmes mathématiques qui auraient été proprement inimaginables il y a encore quelques décennies. Mais, là encore, on doit se garder de toute pensée causale mécaniste. La production machinique de subjectivité peut œuvrer pour le meilleur comme pour le pire. Le meilleur, c'est la création, l'invention de nouveaux univers de référence ; le pire, c'est la mass-médiatisation abrutissante à laquelle sont condamnés aujourd'hui des milliards d'individus. Les évolutions technologiques, conjuguées à des expérimentations sociales de ces nouveaux domaines sont peut-être susceptibles de nous faire sortir de la période oppressive actuelle et de nous faire entrer dans une « ère post-médias », caractérisée par une réappropriation et une re-singularisation de l'utilisation des médias (accès aux banques de données, aux vidéothèques, interactivité entre les protagonistes, etc.). Dans cette même voie d'une compréhension polyphonique et hétérogénéique de la subjectivité, nous trouverons la prise en compte de ses aspects éthologiques et écologiques. Daniel Stern, dans *Le Monde interpersonnel du nourrisson* ⁽¹⁾ a remarquablement exploré les formations subjectives préverbaux de l'enfant. Il montre qu'il ne s'agit nullement de « stades », au sens freudien, mais de niveaux de subjectivation qui se maintiendront en parallèle tout au long de la vie. Il renonce donc au caractère tout à fait surfait de la psychogenèse des complexes freudiens et qui ont été présentés

1. P.U.F., 1985.

comme des « universaux » structurels de la subjectivité. D'autre part, il met en valeur le caractère d'emblée trans-subjectif des expériences précoces de l'enfant, qui ne dissocie pas le sentiment de soi du sentiment de l'autre. C'est une dialectique entre les « affects partageables » et les « affects non partageables » qui structure ainsi la *subjectivité émergente*. Subjectivité à l'état naissant qu'on ne cessera de retrouver dans le rêve, le délire, l'exaltation créatrice, le sentiment amoureux...

L'écologie sociale et l'écologie mentale ont trouvé des lieux d'exploration privilégiés dans les expériences de psychothérapie institutionnelle. Je pense en particulier à la clinique de la Borde, où je travaille depuis longtemps et où tout a été mis en œuvre pour que les malades psychotiques vivent dans un climat d'activité et de prise de responsabilité à tous les niveaux (ce qui implique une mobilisation permanente du personnel). Dans un tel contexte, on s'aperçoit que les dimensions les plus hétérogènes peuvent concourir à l'évolution positive d'un malade : les rapports à l'espace architectural, les relations économiques, la cogestion entre le malade et le soignant des différents vecteurs de soins, la saisie de toutes les occasions d'ouverture sur l'extérieur, l'exploitation processuelle des « singularités » événementielles, enfin tout ce qui peut contribuer à la création d'un rapport authentique à l'autre. À chacune de ces composantes de l'institution de soins correspond une *pratique* nécessaire. C'est-à-dire qu'on n'est pas devant une subjectivité donnée comme un en soi, mais face à des processus de prise d'autonomie, ou d'auto-poïèse, au sens donné à ce terme par Francisco Varela ⁽²⁾.

Je prendrai un dernier exemple d'exploitation des ressorts éthologiques de la psyché dans le domaine des psychothérapies familiales, tout particulièrement au sein du courant qui, autour de Mony Elkaim, tente de se dégager de l'emprise des théories systémistes qui ont cours dans les pays anglo-saxons et en Italie ⁽³⁾.

L'inventivité des cures de thérapie familiale, telles qu'elles sont ici conçues, nous éloigne des paradigmes scientistes pour nous rapprocher des paradigmes éthico-esthétiques. Le thérapeute s'engage, prend des risques, n'hésite pas à mettre dans

2. *Autonomie et connaissance*, le Seuil, 1989.

3. Mony Elkaim, *Si tu m'aimes, ne m'aime pas*, le Seuil, 1989.

la balance ses propres fantasmes et à créer un climat paradoxal d'authenticité existentielle et cependant de liberté de jeu. Autre point tout à fait remarquable, le fait qu'au cours de la formation des thérapeutes de la famille, les situations de simulation deviennent en quelque sorte plus vraies que nature ; ce qui démontre le caractère « créationniste » que prend la scène de thérapie familiale.

Que l'on se tourne du côté de l'histoire contemporaine, du côté des productions sémiotiques machiniques ou du côté de l'écologie sociale et de l'écologie mentale, on retrouve la même mise en question de l'individuation, de la subjectivité qui n'est, en somme, qu'un cas de figure *d'agencements collectifs d'énonciation*. Au point où nous en sommes, la définition provisoire la plus englobante que je proposerai de la subjectivité sera : « l'ensemble des conditions qui rendent possible que des instances individuelles et/ou collectives soient en position d'émerger comme *territoire existentiel* sui-référentiel, en adjacence ou en rapport de délimitation avec une altérité elle-même subjective. » Ainsi, dans certains contextes sociaux et sémiologiques, la subjectivité s'individue ; une personne, tenue pour responsable d'elle-même, se positionne au sein des rapports d'altérité régis par des usages familiaux, des coutumes locales, des lois juridiques... Dans d'autres conditions, la subjectivité se fait collective, ce qui ne signifie pas qu'elle devienne pour autant exclusivement sociale.

En effet, le terme « collectif » doit être entendu ici dans le sens d'une multiplicité se développant au-delà de l'individu, du côté du *socius*, aussi bien qu'en-deçà de la personne, du côté d'intensités pré-verbales, relevant d'une logique des affects plus que d'une logique d'ensembles bien circonscrits. Les conditions de production évoquées dans mon esquisse de définition impliquent donc conjointement des instances humaines intersubjectives, manifestées par le langage, et des instances suggestives ou identificatoires, relevant de l'éthologie, des dispositifs machiniques, tels que ceux qui ont recours à l'assistance par ordinateur, des institutions de différente nature, des univers de référence incorporels, tel que le monde de la musique, celui des arts plastiques...

Venons en à la question de l'inconscient. Freud a postulé l'existence d'un continent caché de la psyché, au sein duquel se jouerait l'essentiel des options pulsionnelles, affectives, cognitives. Aujourd'hui, on ne peut dissocier les théories de l'inconscient des pratiques psychanalytiques, psychothérapeutiques, institutionnelles, littéraires, etc., qui y font référence. L'inconscient est devenu une institution, un « équipement collectif » entendu dans un sens élargi. On se trouve affublé d'un inconscient dès lors qu'on rêve, qu'on délire, qu'on fait un acte manqué, un lapsus... Incontestablement, les découvertes freudiennes — que je préfère qualifier d'inventions — ont enrichi les angles sous lesquels on peut aujourd'hui aborder la psyché. Aussi n'est-ce nullement dans un sens péjoratif que je parle ici d'invention ! De même que les chrétiens ont inventé une nouvelle formule de subjectivation, ou la chevalerie courtoise, ou le romantisme, ou le bolchevisme, les diverses sectes freudiennes ont secrété une nouvelle façon de ressentir, de vivre, de produire l'hystérie, la névrose infantile, la psychose, la conflictualité familiale, la lecture des mythes, etc. L'inconscient freudien a lui-même évolué au cours de son histoire, il a perdu de la richesse bouillonnante et l'inquiétant athéisme de ses origines, et s'est recentré sur l'analyse du moi, l'adaptation de la société ou la conformité à un ordre signifiant, dans ses versions structuralistes.

Dans la perspective qui est la mienne et qui consiste à faire transiter les sciences humaines et les sciences sociales des paradigmes scientistes vers des paradigmes éthico-esthétiques, la question n'est plus de savoir si l'inconscient freudien ou l'inconscient lacanien apporte une réponse scientifique aux problèmes de la psyché. Ces modèles ne seront plus considérés qu'à titre de production de subjectivité parmi d'autres, inséparables des dispositifs techniques et institutionnels qui les promeuvent et de leur impact sur la psychiatrie, l'enseignement universitaire, les mass media... D'une façon plus générale, on devra admettre que chaque individu, chaque groupe social véhicule son propre système de modélisation de la subjectivité inconsciente, c'est-à-dire une certaine cartographie faite de repères cognitifs mais aussi mythiques, rituels, symptomatologiques, à partir de laquelle il se positionne par rapport à ses affects, ses angoisses et tente

de gérer ses inhibitions et ses pulsions de toute sorte. Ainsi notre question, aujourd'hui, n'est pas seulement d'ordre spéculatif, mais se pose sous des angles très pratiques : est-ce que les modèles d'inconscient, qui nous sont proposés sur le « marché » de la psychanalyse, conviennent aux conditions actuelles de production de subjectivité ? Est-ce qu'il faut les transformer, en inventer de nouveaux ? Quels processus se déroulent dans une conscience au choc de l'inhabituel ? Comment s'opèrent les modifications d'un mode de pensée, d'une aptitude à appréhender le monde environnant en pleine mutation ? Comment changent les représentations de ce monde extérieur, lui-même en train de changer ? L'inconscient freudien est inséparable d'une société attachée à son passé, à ses traditions phallogocratiques, à ses invariants subjectifs. Les bouleversements contemporains appellent sans doute une modélisation plus tournée vers le futur et l'émergence de nouvelles pratiques sociales et esthétiques dans tous les domaines. D'un côté, la dévaluation du sens de la vie provoque le morcellement de l'image du moi : les représentations du moi deviennent confuses, contradictoires, tandis que, d'un autre côté, les résistances conservatrices s'opposent à tout changement ressenti par une conscience sécurisée, sclérosée, dogmatique, comme tentative de déstabilisation.

Gilles Deleuze et moi-même avons également refusé le dualisme Conscient-Inconscient des topiques freudiennes et toutes les oppositions manichéistes qui s'ensuivent au niveau de la triangulation œdipienne, du complexe de castration, etc. Nous avons opté pour un inconscient superposant de multiples strates de subjectivations, strates hétérogènes d'extension et de consistance plus ou moins grandes. Inconscient donc plus « schizo », libéré des carcans familialistes, plus tourné vers des praxis actuelles que vers des fixations et des régressions sur le passé. Inconscient de flux et de machines abstraites plus qu'inconscient de structure et de langage. Cependant, nous ne proposons pas nos « cartographies schizoanalytiques » comme des doctrines scientifiques. De même qu'un artiste emprunte à ses devanciers et à ses contemporains les traits qui lui conviennent, de même nous invitons nos lecteurs à prendre et à rejeter librement les concepts que nous

avançons. L'important dans cette affaire n'est pas le résultat final, mais le fait que la méthode cartographique coexiste avec le procès de subjectivation et que soient ainsi rendues possibles une réappropriation, une autopoïèse des moyens de production de la subjectivité.

Qu'il soit bien clair que nous n'assimilons pas la psychose à une œuvre d'art et le psychanalyste à un artiste ! Nous affirmons seulement que leur façon d'assumer leur existence engage une dimension d'autonomie d'ordre esthétique. Il y a là un choix éthique crucial : soit on objective, on réifie, on « scientifise » la subjectivité, soit, au contraire, on tente de la saisir dans sa dimension de créativité processuelle. Kant avait souligné que le jugement de goût engage la subjectivité et son rapport à autrui dans une certaine modalité de « désintéressement ⁽⁴⁾ ». Mais il ne suffit pas de désigner ces catégories de liberté et de désintéressement comme dimensions essentielles de l'esthétique inconsciente, encore convient-il de rendre compte de leur mode d'insertion effectif dans la psyché. Comment certains segments sémiotiques prennent-ils leur autonomie, se mettent-ils à travailler à leur propre compte et à sécréter de nouveaux champs de référence ? C'est à partir d'une telle rupture qu'une singularisation existentielle corrélative de la genèse de nouveaux coefficients de liberté deviendra possible. Un tel détachement d'un « objet partiel » du champ des significations dominantes correspond à la fois à la promotion d'un désir mutant et du parachèvement d'un certain désintéressement. On trouve ici les termes de Mikhaïl Bakhtine dans son premier essai théorique de 1924 ⁽⁵⁾, où il met lumineusement en relief la fonction d'appropriation énonciative de la forme esthétique par *l'autonomisation* du contenu cognitif ou éthique et le *parachèvement* de ce contenu en objet esthétique que, pour ma part, je qualifierai d'énonciateur partiel. Bakhtine décrit un transfert de subjectivation qui s'opère entre l'auteur et le contemplateur d'une œuvre — le « regardeur », au sens de Marcel Duchamp. Dans ce mouvement, pour lui, le « consommateur » devient, en quelque sorte, co-créateur. La forme esthétique ne parvient à ce résultat que par le biais d'une fonction d'isolement ou de séparation, de telle sorte que la matière d'expression devienne formellement créatrice. Le contenu de l'œuvre se détache de

4. « On peut dire qu'entre les trois germes de satisfaction (pour l'agréable, le beau et le bon), celle du goût pour le beau est seule une satisfaction désintéressée et libre ; en effet, aucun intérêt, ni des sens ni de la raison, ne contraint l'assentiment. »
Emmanuel Kant,
Critique de la faculté de juger, Vrin, 1986, pp. 54-55.

5. « Le problème du contenu, du matériau et de la forme dans l'œuvre littéraire », in *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard, 1978.

ses connotations tant cognitives qu'éthiques : « L'isolement ou la séparation ne se rapporte pas à l'œuvre comme chose, mais à sa signification, à son contenu qui très souvent se libère de certains liens nécessaires avec l'unité de la nature et l'unité éthique de l'être ⁽⁶⁾. » C'est donc un certain type de fragment de contenu qui « prend possession de l'auteur », qui engendre un certain mode d'énonciation esthétique. Dans la musique, par exemple, où, nous répète Bakhtine, l'isolement et l'invention ne peuvent être rapportés axiologiquement au matériau : « Ce n'est pas le son de l'acoustique qui s'isole, ni le nombre mathématique intervenant dans la composition qui s'invente. C'est l'événement de l'aspiration, c'est la tension valorisante qui sont isolés et rendus irréversibles par l'invention et, grâce à cela, s'éliminent d'eux-mêmes sans obstacle et trouvent un repos dans leur parachevement ⁽⁷⁾. »

Dans la poésie, la subjectivité créatrice, pour se détacher, s'autonomiser, se parachever s'emparera, de préférence :

1. du côté sonore du mot, de son aspect musical ;
2. de ses significations matérielles avec leurs nuances et variantes ;
3. de ses aspects de liaison verbale ;
4. de ses aspects intonatifs émotionnels et volitifs ;
5. du sentiment de l'activité verbale de l'engendrement actif d'un son signifiant qui comporte des éléments moteurs d'articulation, de geste, de mimique, sentiment d'un mouvement dans lequel sont entraînés l'organisme entier, et l'activité et l'âme du mot dans leur unité concrète.

Et c'est évidemment ce dernier aspect qui englobe les autres ⁽⁸⁾. Ces analyses géniales de Bakhtine, que je ne puis ici que survoler, me conduisent à un élargissement de son approche en matière de subjectivation partielle. Ce n'est pas seulement dans le cadre de la musique et de la poésie que l'on voit à l'œuvre de tels fragments détachés du contenu que, d'une façon générale, je range sous la catégorie des *ritournelles existentielles*. La polyphonie des modes de subjectivation correspond, en effet, à une multiplicité de façons de « battre le temps ». D'autres rythmiques sont ainsi amenées à cristalliser ce que j'appellerai des énonciations existentielles, qu'elles incarnent et singularisent. Une ritournelle complexe

6. *Op. cit.*, p. 72.

7. *Op. cit.*, p. 73

8. *Op. cit.*, p. 74.

— en-deçà de celles de la poésie et de la musique — marque le carrefour de modes hétérogènes de subjectivation. Le temps a été longtemps considéré comme une catégorie universelle et univoque, alors qu'en réalité, on n'a jamais affaire qu'à des appréhensions particulières et multivoques. Le temps universel n'est qu'une projection hypothétique des modes de temporalisation relevant de modules d'intensité — les ritournelles — qui opèrent à la fois dans des registres biologiques, socioculturels, machiniques, cosmiques, etc.

Pour illustrer ce mode de production de subjectivité polyphonique où une ritournelle-carrefour joue un rôle prépondérant, considérons l'exemple de la consommation télévisuelle. Lorsque je regarde le poste de télévision, j'existe à la fois dans un rapport de fascination perceptive au foyer lumineux de l'appareil qui confine à l'hypnotisme ⁽⁹⁾, dans un rapport de capture au contenu narratif de l'émission, associé à une vigilance latérale à l'égard des événements environnants (l'eau qui bout sur le gaz, un cri d'enfant, le téléphone...) sur fond de fantasmes habitant ma rêverie, etc. Mon sentiment d'identité personnelle est ainsi tiraillé dans différentes directions. Ce qui fait que, malgré la diversité des composantes de subjectivation qui me traverse, je suis un, c'est cette ritournellisation qui me fixe devant l'écran, constitué dès lors comme un *territoire existentiel* projectif. Comme Bakhtine, je dirai que la ritournelle ne repose pas sur les éléments de forme, de matière, de signification ordinaires, mais sur le détachement d'un « motif » (ou de leitmotive) existentiel s'instaurant comme « attracteur » au sein du chaos sensible et significationnel. Les cas les plus simples de ritournelles de délimitation de territoires existentiels peuvent être trouvés dans l'éthologie de nombreuses espèces d'oiseaux dont des séquences spécifiques de chant servent la séduction de leur partenaire sexuel, la mise à distance des intrus, l'annonce de la venue de prédateurs ⁽¹⁰⁾. Il s'agit chaque fois de définir un espace fonctionnel précis. Dans les sociétés archaïques, c'est à partir de rythmes, de chants, de danses, de masques, d'inscriptions sur le corps, sur le sol, sur des totems, de rituels et de références mythiques que sont circonscrits d'autres sortes de territoires existentiels collectifs ⁽¹¹⁾. On retrouve ces sortes de ritournelles dans

9. Au sujet du « retour » à l'hypnose et la suggestion, cf. *Le Cœur et la raison. L'hypnose en question de Lavoisier à Lacan*, Léon Chertok et Isabelle Stengers, Payot, Paris, 1989.

10. Felix Guattari, *L'Inconscient machinique*, éd. Recherche, Paris, 1979.

11. Voir le rôle des rêves dans les cartographies mythiques chez les aborigènes d'Australie. Barbara Glowczewski, *Les Rêveurs du désert*, Plon, 1989.

l'Antiquité grecque, avec les « nomos » qui constituaient, en quelque sorte, des « indicatifs sonores », des drapeaux et des sceaux pour les corporations professionnelles. Mais chacun d'entre nous connaît de tels franchissements de seuil d'états subjectifs par la mise en acte d'un module temporel catalyseur subjectif qui nous plongera dans la tristesse ou bien dans une ambiance de gaieté et d'animation. Avec notre concept de ritournelle, ce que nous visons ce ne sont pas seulement de tels affects massifs, mais des problématiques hypercomplexes. Par exemple, l'entrée dans les univers incorporels de la musique ou des mathématiques. Et il ne s'agit pas là, selon nous, d'univers de référence « en général », mais d'univers singuliers, historiquement marqués au carrefour de diverses lignes de virtualité. Dans ce type de registre, le temps cesse d'être subi : il est agi, orienté, polarisé, objet de mutations qualificatives. L'analyse n'est plus interprétation de symptômes en fonction d'un contenu latent préexistant, mais invention de nouveaux foyers catalytiques susceptibles de faire bifurquer l'existence. Une singularité, une rupture de sens, une coupure, une fragmentation, le détachement d'un contenu sémiotique — par exemple, à la façon dadaïste ou surréaliste — peuvent être à l'origine de foyers mutants de subjectivation. De même que la chimie a dû commencer à épurer des mélanges complexes pour en extraire des matières atomiques et moléculaires homogènes et, à partir d'elles, composer une gamme infinie d'entités chimiques qui n'existaient pas auparavant, de même l'« extraction » et la « séparation » de subjectivités esthétiques ou d'objets partiels, au sens psychanalytique, rendent possible une immense complexification de la subjectivité, des harmonies, des polyphonies, des rythmes et des orchestrations existentielles inédits et inouïs. Ainsi le primat des flux informatifs engendrés mécaniquement a conduit à une dissolution généralisée des anciennes territorialités existentielles. Aux premières phases des sociétés industrielles le « démonique » continuait encore d'affleurer de toutes parts, mais désormais le mystère est devenu une denrée de plus en plus rare. Qu'il suffise ici d'évoquer la quête désespérée d'un Witkiewicz pour saisir une ultime « *étrangeté de l'être* » qui semblait littéralement lui glisser entre les doigts.

Dans ces conditions, il revient tout spécialement à la fonction poétique de recomposer des univers de subjectivation artificiellement raréfiés et re-singularisés. Il ne s'agit pas pour elle de transmettre des messages, d'investir des images comme support d'identification, ou des patterns formels comme étai de procédure de modélisation, mais de catalyser des opérateurs existentiels susceptibles d'acquérir consistance et persistance au sein de l'actuel chaos mass-médiatique.

Cette catalyse poético-existentielle, qu'on retrouvera à l'œuvre au sein de discursivités scripturales, vocales, musicales ou plastiques, engage quasi synchroniquement la re-cristallisation énonciative du créateur, de l'interprète et de l'amateur de l'œuvre d'art. Son efficacité réside essentiellement dans sa capacité à promouvoir des ruptures actives, processuelles au sein des tissus significationnels et dénotatifs sémiotiquement structurés, à partir desquelles elle mettra en œuvre de nouveaux univers de référence.

Lorsqu'elle se déclenche effectivement dans une aire énonciative donnée — c'est-à-dire située d'un point de vue historique et géopolitique —, une telle fonction poétique s'instaure donc comme foyer mutant d'auto-référenciation et d'auto-valorisation. C'est pourquoi on devra toujours la considérer sous deux angles : en tant que rupture moléculaire, imperceptible bifurcation, susceptible de bouleverser la trame des redondances dominantes, l'organisation du « déjà classé » ou, si l'on préfère, l'ordre du classique, et en tant qu'elle sélectionne certains segments de ces mêmes chaînes de redondance, pour leur conférer cette fonction existentielle a-signifiante que je viens d'évoquer, pour les « ritournelliser », pour en faire des fragments virulents d'énonciation partielle travaillant à titre de « shifter » de subjectivation. Peu importe ici la qualité du matériau de base, comme on le voit avec la musique répétitive ou la danse Buto qui, selon le vœu de Marcel Duchamp, sont entièrement tournées vers le « regardeur ». Ce qui importe primordialement, c'est la lancée rythmique mutante d'une temporalisation capable de faire tenir ensemble les composantes hétérogènes d'un nouvel édifice existentiel.

Au-delà de la fonction poétique se pose la question des dispositifs de subjectivation. Et, plus précisément, ce qui doit les

caractériser pour qu'ils sortent de la sérialité — au sens de Sartre — et entrent dans des processus de singularisation, qui restituent à l'existence ce que l'on pourrait appeler son auto-essentialisation. Nous abordons une époque où, les antagonismes de la guerre froide s'estompant, apparaissent plus distinctement les menaces majeures que nos sociétés productivistes font peser sur l'espèce humaine dont la survie sur cette planète est menacée non seulement par les dégradations environnementales, mais aussi par la dégénérescence du tissu des solidarités sociales et des modes de vie psychique qu'il convient littéralement de réinventer. La refondation du politique devra passer par les dimensions esthétiques qui sont impliquées dans les trois écologies de l'environnement, du socius et de la psyché. On ne peut concevoir de réponse à l'empoisonnement de l'atmosphère et au réchauffement de la planète, dus à l'effet de serre, sans une mutation des mentalités, sans la promotion d'un nouvel art de vivre. On ne peut concevoir de discipline internationale dans ce domaine sans solutions apportées aux problèmes de la faim dans le monde, l'hyperinflation dans le Tiers-Monde. On ne peut concevoir une recomposition des mass media allant dans le sens d'une réappropriation collective de leur utilisation, corrélative d'une re-singularisation de la subjectivité, d'une nouvelle façon de concevoir la démocratie politique et économique, dans le respect des différences culturelles. On ne peut espérer une amélioration des conditions de vie de l'espèce humaine sans un effort considérable de promotion de la condition féminine. L'ensemble de la division du travail, ses modes de valorisation et ses finalités sont à repenser. La production pour la production, l'obsession du taux de croissance, que ce soit sur le marché capitaliste ou en économie socialiste, conduit à de monstrueuses absurdités. La seule finalité acceptable des activités humaines est la production d'une subjectivité auto-enrichissant de façon continue son rapport au monde. Les dispositifs de production de subjectivité peuvent être à l'échelle de mégapoles aussi bien qu'à celle des jeux de langage d'un poète. Pour appréhender les ressorts intimes de cette production — ces ruptures de sens autofondatrices d'existence —, la poésie, aujourd'hui, a peut-être plus à nous enseigner que les sciences économiques et les sciences humaines réunies. □